

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Deborah Fahy BRYCESON (dir.). *Women Wielding the Hoe : Lessons from Rural Africa for Feminist Theory and Development practice*. Oxford, Berg Publisher, 1995, xi + 282 p. fig., index.

par Gertrude Mianda

*Anthropologie et Sociétés*, vol. 22, n° 1, 1998, p. 206-208.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015532ar>

DOI: 10.7202/015532ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

prouver pas à pas, que le même type d'analyse s'appliquerait dans d'autres parties de l'Afrique où se trouvent aussi des royautes frazeriennes.

Jean-Claude Muller  
 Département d'anthropologie  
 Université de Montréal  
 C.P. 6128, succursale Centre-ville  
 Montréal  
 Québec H3C 3J7

Deborah Fahy BRYCESON (dir.), *Women Wielding the Hoe : Lessons from Rural Africa for Feminist Theory and Development Practice*. Oxford, Berg Publisher, 1995, xi + 282 p., fig., index.

Il y a plus de deux décennies, Walter Rodney (1972) faisait remarquer que l'Occident n'a pas réussi à mettre au point une technologie agricole en Afrique. La majorité des Africaines se servaient de la houe avant la colonisation et continuent d'en faire usage aujourd'hui. Cet ouvrage collectif sous la direction de Deborah Fahy Bryceson rassemble les articles de chercheuses africaines et non africaines portant exactement sur ce thème. Remontant dans l'histoire, mais avec également une vue prospective, les auteures analysent la situation des agricultrices africaines à travers leur production qui repose essentiellement sur l'utilisation de la houe. Le livre se subdivise en quatre parties. L'information est dense. Aussi ne retiendrai-je dans le cadre de ce résumé que les points qui m'ont paru les plus pertinents et originaux.

Partant du principe que la compétence théorique et la connaissance du milieu sont nécessaires à l'élaboration de projets efficaces pour les femmes rurales, les articles présentent le fruit du travail de terrain effectué par des chercheuses bien au fait de la problématique « Femmes et développement ». Bryceson donne l'orientation théorique de ce collectif dès l'introduction. En effet, elle s'attaque d'emblée à certaines conceptions occidentales sur les agricultrices africaines et à leur implication dans la production. Elle présente les théories anciennes et contemporaines traitant de la situation des femmes africaines, notamment du monde rural. Dans l'ensemble, Bryceson et ses collègues réfutent la thèse évolutionniste de Boserup sur la parenté africaine. Elles soutiennent que la parenté est plus déterminée par l'environnement que par l'origine et qu'elle est plus flexible que ne le laissent entendre les structuro-fonctionnalistes.

La première partie traite de la place des femmes dans l'organisation sociale au sein des sociétés africaines. Elle constitue, à mon avis, la section de l'ouvrage la plus novatrice sur le plan théorique. Jane Guyer, par exemple, recourt au concept de « cohorte » au lieu de tabler sur une périodisation historique. Celle-ci, selon elle, ne montre pas clairement comment le changement social a historiquement affecté la division sexuelle du travail chez les Yoruba et les Bete. Felicia I. Ekejiuba critique le concept de « ménage » comme unité d'analyse. À partir de son travail sur le projet d'eau au Nigeria, elle développe celui « d'entretien du foyer ». Bridgit O'Laughlin conteste, pour sa part, le modèle de la structure familiale africaine adopté par la Banque mondiale. Cette institution voit dans la structure familiale africaine un obstacle à la croissance économique à cause de la faiblesse du lien conjugal, mais le modèle de la famille africaine met malencontreusement l'accent sur l'origine, ce qui explique, selon elle, son incapacité à saisir l'importance du lien conjugal

dans la production et la reproduction. O'Laughlin avance un modèle de la famille africaine dans lequel les épouses sont perçues comme interdépendantes. Celui-ci permet une analyse du lien conjugal en termes d'échanges. La nature du lien familial varie en effet dans la mesure où les ressources que les épouses puisent afin de négocier leur relatif pouvoir reflètent les différences de classe et de localisation spatiale des familles. Le concept de « femme chef de famille » mis de l'avant dans les cercles féministes est critiqué par P. E. Peters qui en retrace les origines et dénonce son utilisation abusive qui conduit à négliger l'examen du rôle social du père/conjoint.

La section du livre portant plus particulièrement sur les relations entre le rôle des mères agricultrices, la sexualité et le travail agricole s'appuie sur une variété de méthodes de recherche. Han Bantje fait une revue exhaustive de la littérature portant sur le poids à la naissance, la nutrition et le rôle des femmes dans la production. Elle soutient que les données disponibles ne peuvent permettre d'établir de liens de causalité entre la somme de travail des agricultrices africaines et le stress lié à la production. Pat Caplan, dans une étude de cas, montre que la grossesse d'une productrice peut non seulement réduire sa productivité, mais aussi celle des femmes associées avec elle. L'article de M. C. Dupré repose sur une démarche comparative entre quatre groupes du Congo qui se distinguent par leur histoire, leur adaptation écologique et leur taux de fécondité. Elle fait ressortir la complexité sociale des décisions de fertilité. Ce fait est rarement pris en compte dans les projets de développement, car ils visent avant tout à réduire la fécondité des paysannes africaines. Le principal argument de Dupré est que l'exploitation des Africaines relève beaucoup plus de l'hégémonie de l'Occident que de la domination des hommes. Dans son étude, C. Obbo montre comment les agricultrices en Ouganda ont rationalisé les pratiques de deuil dans un contexte où le sida sévit durement. Elles doivent maintenant partager leur temps entre la production et le deuil.

Les pratiques des agences de développement engagées dans le milieu rural constituent l'objet de l'avant-dernière partie de ce collectif. Les auteures abordent les croyances populaires à l'égard de l'organisation de la production par les agricultrices et avancent des suggestions pratiques en vue d'améliorer leur situation. J. Davidson part des sondages pour remettre en question la croyance généralement répandue selon laquelle les Africaines doivent travailler collectivement. Le cas des femmes du Malawi qui préfèrent travailler dans la production familiale plutôt que dans une forme collective de production vient contredire cette conception (1995 : 195). Dans la même logique, Bryceson affirme que le point de vue féministe ethnocentrique occidental prônant un transfert de pouvoir aux femmes, vu comme une valeur universelle, imprègne largement les projets générateurs de revenus pour les femmes. Pourtant, la corrélation entre l'amélioration du revenu des femmes et leur pouvoir sur le plan social n'est pas prouvée dans les faits. Par conséquent, elle suggère d'allouer les ressources de développement à la formation des filles en vue de « l'économie domestique » (*homestead economics*). De son point de vue, une telle stratégie permettrait d'améliorer les conditions de vie des filles, notamment des adolescentes qui ont plus de temps et d'énergie que leur mère.

Les deux articles compris dans cette rubrique intitulée « À l'écoute des femmes » (*Listening to women : Efforts to record female perspectives*) illustrent comment les recherches qualitatives aussi bien que quantitatives peuvent donner la parole aux femmes africaines. Ainsi Else Skjonsberg a passé beaucoup de temps auprès des villageois de la Zambie pour mener une recherche participative. Ulla Vuorela s'appuie pour sa part sur les histoires racontées par des paysannes tanzaniennes. La déconstruction qu'elle fait de ces histoires montre l'utilité de l'analyse littéraire comme moyen de comprendre la culture à travers les dynamiques de genre.

Enfin ce livre qui s'adresse aussi bien aux experts en développement et aux politiciens qu'aux chercheuses ou chercheurs du milieu universitaire est un appel à la mobilisation en vue d'améliorer la situation des agricultrices africaines qui continuent d'utiliser la houe comme principal instrument de travail en cette fin du 20<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage dense du point de vue de l'information s'avère un excellent manuel pour les personnes qui s'intéressent aux femmes africaines et à leur situation dans le cadre du développement. Il faut souligner, notamment dans l'approche « Femmes et développement », la remise en question rigoureuse des outils conceptuels connus et d'usage répandu ainsi que la capacité d'en formuler de nouveaux sur la base de l'expérience des chercheuses auprès des agricultrices africaines.

## Références

RODNEY W., 1972, *How Europe Underdeveloped Africa*. Londres, Bogle, coll. L'Ouverture.

Gertrude Mianda  
Département de sociologie/étude des femmes  
Collège Glendon/Université York  
2275, Bayview avenue  
Toronto (Ontario)  
Canada M4N 3M6

Gilbert RIST, *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*. Paris, Presses de Sciences po, coll. Références inédites, 1996, 426 p., bibliogr., index.

S'engager dans une réflexion qui prend pour thème le développement représente un défi intellectuel qui cache autant de pièges méthodologiques — le sujet est vaste — que de pièges normatifs — le sujet peut être émotif. C'est sur ce fil que s'est engagé, sans fausse pudeur et sans fausse modestie, Gilbert Rist.

D'entrée de jeu, l'auteur annonce ses choix. Ainsi, le développement n'est pas l'affaire que d'un certain nombre de pays « du Sud » ou « postcoloniaux ». Le secteur sur lequel Rist lance son filet est beaucoup plus vaste : pour lui, « il s'agit de considérer le développement comme un phénomène global, car, bien que certains pays s'autoproclament « développés », ils sont loin de se désintéresser pour autant de leur propre développement », dira-t-il (p. 13). L'illustration la plus éloquente de cet aspect réside sans doute dans l'analyse du « développement durable » qui est faite au chapitre 10.

Par l'analyse de textes qu'il considère comme marquants dans la perception que nous nous sommes donnée du développement, mais aussi par l'étude de l'ensemble d'un discours, Rist nous fait donc voir comment cette perception a évolué. Soulignant le caractère innovateur auquel aspire chacune de ces expressions du développement, il conclut toutefois qu'il s'agit plutôt de simples variations sur un même thème qui conduisent à une seule conclusion, soit la nécessité de « faire autre chose que ce que l'on a fait jusqu'ici » (p. 406).

Pour mener sa démonstration, Rist met en application les préceptes méthodologiques durkheimiens. Il mène une réflexion analytique dense, bâtie selon une approche historique génétique — l'étude de l'évolution historique d'un concept à partir d'un point d'origine — et menée dans une perspective critique. D'entrée de jeu, Rist précise que si la mosaïque